

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT.

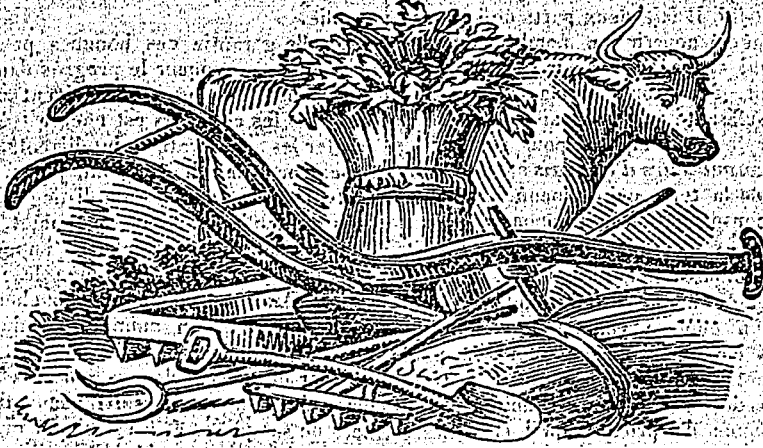
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES.

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " " " " 2 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emprisons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

NÉCESSITÉ DES AMÉLIORATIONS.

Dans notre dernière causerie, nous avons montré l'amélioration de la production fourragère comme le point de départ de tout progrès agricole. Ce principe est fondé sur l'expérience des contrées où l'agriculture est florissante, et qui se présentent naturellement comme les meilleurs modèles que les cultivateurs doivent suivre lorsqu'ils veulent améliorer.

M. L. Moll auquel nous avons emprunté un long passage ne nous fait connaître la marche des améliorations que d'une manière bien générale, sans entrer dans aucun détail. M. G. Heuzé fait plus : dans son livre intitulé " Les plantes fourragères, " il suit pas à pas l'introduction des différents fourrages et constate l'augmentation graduelle de leur culture.

" L'Angleterre, dit-il, fut la première contrée européenne qui chercha à accroître ses ressources fourragères. En 1645 Richard Weston appela l'attention des agriculteurs de ce royaume sur les avantages que les navets et le trèfle rouge offraient aux cultivateurs de la Flandre. Ces deux plantes furent bientôt acceptées par les éleveurs anglais, et leur introduction précéda celle du sainfoin. Ce fut en 1659 que sur l'avis de d' Hartliv, on cultiva pour la première fois la lupuline qui végétait naturellement sur les montagnes calcaires du comté de Kent. Le ray-grass n'a été cultivé qu'en 1677. Ce fut le docteur Plot qui comprit le premier son utilité comme plante de prairies artificielles.

" L'impossibilité pour les agriculteurs anglais de cultiver ces diverses plantes fourragères dans tous les terrains, les conduisit à expérimenter d'autres espèces. Celle qu'ils adoptèrent comme végétaux agricoles jusqu'à la fin du dix-huitième siècle sont très nombreuses. On doit la culture du timothy (phléole des prés ou mj) à Timothy Hanson qui l'importa des Etats-Unis en Europe ; celle du vulpin des prés à W. Indge ; celle de la houlque laineuse à Marshall.

En 1757, Raybold introduisit en Angleterre les choux-ravés au moyen de graines qu'il reçut de Hollande. En 1760, Peter

Wyche, recommanda la pimprenelle comme plante fourragère et les cultivateurs anglais la cultivèrent. En 1761, Billing proposa la culture de la carotte. En 1784, Millington cultiva la serradelle à Rufsfort.

" Toutes ces dotations, continue M. Heuzé, ont précédé l'introduction de diverses autres plantes fourragères, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui doivent être regardées comme véritablement agricoles. Ainsi en 1804, John Elleman introduisit en Angleterre le trèfle incarnat cultivé depuis longtemps en France dans les provinces du Sud-Ouest ; en 1831, Thompson y importa de Munich le ray-grass d'Italie ; en 1834, Geo. Stephen y propagea le trèfle hybride qu'il avait reçu de Suède ; en 1841 M. P. Lawson recommanda à l'attention des agriculteurs la brome Schrader que lui avait envoyé le directeur du jardin botanique de Berlin."

Ains lecteurs, vous venez de lire une longue liste de plantes fourragères, et vous vous demandez peut-être, comment se fait-il que l'Angleterre, ce pays si petit, puisse cultiver tant de fourrages et donner encore une place honorable aux autres plantes agricoles ? Avant de répondre à cette question, nous devons faire connaître que les Anglais ne cultivent pas les plantes industrielles qui, comme la betterave à sucre, le tabac, etc., sont regardées en Europe comme très importantes dans une culture ; ils ne font même que très-peu de houblon et de lin, et réservent tous leurs efforts pour la production du bétail et du blé.

Cette explication donnée, la réponse est facile. Le cultivateur anglais n'a donc qu'à se préoccuper de deux genres de culture, celui des plantes fourragères et celui des céréales ; ses soins étant moins partagés, il peut les concentrer sur un plus petit nombre d'objets et apporter dans les procédés culturaux des perfectionnements dont il est impossible d'avoir la moindre idée dans des circonstances moins favorables. Ainsi, il est bien peu de peuples qui s'entendent aussi bien que les Anglais à produire de fortes récoltes de fourrages et de grains sur des surfaces relativement restreintes.

L'assolement généralement suivi est un assolement de quatre ans admirablement adapté au sol et au climat et au moyen

duquel les deux tiers des terres sont employés à la nourriture du bétail et un tiers seulement à la nourriture de l'homme.

Remarquez bien, ici lecteurs, la sagesse de ce peuple modeste en agriculture, il sait que l'engrais est la matière première au moyen de laquelle il forcera la terre à lui abandonner ses trésors, il sait, à n'en pouvoir pas douter, que c'est au moyen de l'engrais seulement qu'il soutiendra et augmentera la fertilité de son sol; que fait-il? Il fait deux parts de sa terre, l'une la plus grosse est destinée à nourrir son nombreux bétail, à faire pousser des plantes qui devront y revenir sous la forme d'un engrais riche et puissant. Mais toute la masse de fumier obtenue ainsi est plus que suffisante pour engraisser la surface qui l'a produite; alors le surplus est employé pour réparer les pertes que les végétaux consommateurs d'engrais ont fait subir au sol, c'est-à-dire au tiers de la terre qui a donné les plantes spécialement destinées à la consommation de l'homme.

Mais le cultivateur anglais va plus loin: il s'attache à améliorer ses races d'animaux, lui seul possède cet admirable bétail de boucherie qu'il a créé lui-même et auquel il fait prendre en quelques mois d'engraissement un énorme volume de viande; lui seul obtient de ses moutons ces fortes toisons dont le poids nous paraît impossible avec notre régime de pénurie. Il fait plus encore, voyant que la surface de son domaine est limitée, il veut néanmoins augmenter la somme de produits qu'il en retire et dans ce but il améliore les plantes qu'il cultive. Aujourd'hui l'Angleterre possède 14 variétés de rutabaga et 53 variétés de rave et de navet qui toutes se recommandent par des avantages particuliers.

Enfin l'amélioration est parvenue à un degré tellement élevé que la culture anglaise laisse loin derrière elle tous les pays civilisés; à part, peut-être, la Belgique.

Mais nous, cultivateurs canadiens, qu'avons-nous fait, quelles sont les améliorations que nous avons introduites dans notre culture, le système que nous suivons est-il bien différent de celui que suivent nos pères? Nous sommes forcés d'avouer que sous ce rapport, la plus insouciant apathie a présidé à notre existence agricole et que bien peu de chose a été fait.

Il y a eu des essais pourtant. Les sociétés d'agriculture ont encouragé l'amélioration des animaux et celle des procédés culturels. Elles ont organisé des concours dans lesquels on a décerné des prix aux animaux les mieux tenus, aux plus beaux champs de céréales, de lin, de tabac, de plantes fourragères, quelquefois même on a récompensé les défrichements, la confection des labours, l'introduction d'instruments de culture perfectionnés.

Qu'est-il résulté de tous ses essais, de toutes ses récompenses? Nous ne parlerons pas des abus, il y en a eu de grands et de nombreux. Les prix décernés n'ont pas toujours eu l'effet d'exciter l'émulation et de provoquer les améliorations; parce qu'on ne les donnait pas à qui savait les mériter. Très-souvent la faveur a plus contribué à faire primer tel ou tel animal, tel ou tel objet que le mérite réel; mais il est dans la nature de l'homme d'abuser des meilleures choses, et de ce que les concours de comté et même les exhibitions provinciales ont trop souvent donné raison à la critique, on ne doit pas en conclure que ces moyens de provoquer les améliorations ne possèdent pas de nombreux avantages.

Mais ce que nous critiquons, et ce que nous voudrions voir disparaître de toute société d'agriculture et de tout concours agricole, c'est l'ignorance, c'est l'absence de toute saine notion sur les améliorations. Dans un comté, les directeurs d'une société devraient être à la tête du progrès, ce sont eux qui devraient donner l'élan dans toute amélioration, ils ont la confiance des membres de la société et ont par conséquent plus que tout autre le pouvoir de se faire suivre dans la voie du pro-

grès. Voilà ce que devraient être tous les directeurs d'une société d'agriculture; malheureusement cet idéal se réalise rarement. D'ordinaire la majorité des directeurs est formée de cultivateurs aisés il est vrai, mais complètement ignorants sur les principes qui doivent régir les améliorations agricoles, profondément ancrés aux vieux préjugés et tout-à-fait hostiles aux innovations les plus nécessaires et dont l'efficacité est la mieux établie.

Quelle garantie ces hommes peuvent-ils donner? Comment peuvent-ils provoquer le progrès dans leur comté?

Le choix des juges qui doivent décider du mérite d'un chacun dans les concours est encore très-souvent fait de manière à arrêter les améliorateurs intelligents. Ces mêmes directeurs s'occupent peu de choisir pour juges les hommes les plus compétents, les plus capables de distinguer et de reconnaître les qualités particulières de chaque objet, de chaque animal; ils préfèrent nommer à cette charge importante leurs parents ou leurs amis qui n'ont pas même l'idée de ce que peut être une amélioration. Ainsi, on nomme des bouchers pour juger du mérite d'une vache laitière, d'un animal reproducteur, d'un jeune sujet que l'on destine à la production du lait. Est-il qualifié ce juge pour décider du mérite de ces animaux? Il serait parfaitement à sa place dans un concours d'animaux de boucherie; mais ici il est hors de sa sphère et il est bien à craindre qu'il ne puisse rendre une décision convenable. Nous devons néanmoins avouer que tous les choix de juges de concours ne sont pas aussi inavoués que celui-là; mais ils pèchent tous plus ou moins.

Un juge n'est qualifié que lorsqu'il possède les connaissances nécessaires. Alors le bon sens exigerait que l'individu qui est appelé à décider du mérite des animaux connaît théoriquement les caractères distinctifs d'une vache laitière, d'un bon animal de boucherie, d'un bon bœuf de travail, d'un bon reproducteur d'animaux de boucherie, d'animaux de travail; les caractères distinctifs de la jument et de l'étalon des races de chevaux; de gros trait et de trait léger; ceux de la brebis et du bélier, des meilleures races de moutons pour la viande et pour la laine; enfin ceux de la truie et du mâle dans les meilleures races de porcs.

Si les directeurs des sociétés d'agriculture exigeaient tout ce bagage de science de leurs juges, le nombre de ces derniers serait très-restreint; mais il serait composé d'hommes compétents; c'est ce que nous voulons. En supposant à ces hommes un jugement sain, une impartialité à toute épreuve, leurs décisions contenteraient les plus exigeants et provoqueraient l'émulation, cette immense force qui est le commencement du progrès.

Voilà comment les choses devraient être conduites dans les concours pour la satisfaction des concurrents. Mais ce n'est pourtant pas le plan que nous aurions adopté. Si nous avions été le promoteur des améliorations dans notre beau pays, nous aurions agi autrement. Depuis dix ans que les sociétés d'agriculture organisent concours sur concours, quel progrès pouvons-nous constater? Le bétail a-t-il acquis plus de taille, plus de force, plus de qualité; les procédés de culture se sont-ils améliorés? De quelque côté que nous jetions les yeux, nous ne voyons presque pas d'améliorations sensibles, partout les mêmes fautes et les mêmes errements. La richesse agricole de nos vieilles paroisses a suivi sans interruption sa marche rétrograde.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Le nouveau Conseil de l'Instruction Publique se compose de 21 membres, dont 14 catholiques et 7 protestants. Voici, d'après la Gazette Officielle de Québec, la liste des uns et des

autres: Les membres catholiques sont: Mgr. Chs. Laroque, évêque de St. Hyacinthe, Mgr. J. Langevin, évêque de Rimouski, C. S. Chénier, écrivain, le Révd. P. Dowd, le Révd. E. A. Taschereau, V. G. J. Crémazie, écrivain, L. L. Lesieur Desaulniers, écrivain, C. Delagrave, écrivain, l'hon. Thos. Ryan, sénateur, le Révd. O. Caron, V. G., C. A. Leblanc, écrivain, J. Lachaine, écrivain, M. A. Girard, écrivain et A. B. Routhier, écrivain. Les membres protestants sont le Très-Révd. J. Williams, évêque anglican de Québec, l'hon. C. Dunkin, le Révd. J. Cook, l'hon. Sir A. T. Galt, W. Turnbull Leach, archidiacre, l'hon. C. Derrvey Day et l'hon. James Ferrier.

On dit que MM. les abbés Chs. Trudelle, curé de St. François, et Mailley, curé de St. Raphaël, partiront prochainement pour Rome, ainsi que M. l'abbé Doherty du Séminaire de Québec. On dit encore que M. l'abbé Poiré, curé de St. Anselme, accompagnera Mgr. Taché, et M. l'abbé Gagnon, curé des Trois-Pistoles, Mgr. Langevin.

Le *Nouveau Monde* du 17 courant nous apprend qu'il vient d'entrer dans sa troisième année d'existence. Catholique avant tout, ce journal s'est dévoué avec zèle à la cause de l'Eglise, et jusqu'à ce jour il a rendu d'importants services. Nous lui souhaitons donc la continuation des mêmes succès dans les combats qu'il aura encore à livrer contre l'erreur en faveur de la vérité.

Nous avons reçu le *Prospectus* d'un nouveau journal qui a pour titre: *Réveil: journal dédié aux intérêts de la race française des Provinces maritimes*, et qui doit paraître à Frédérickton, N. B., au commencement de septembre prochain. M. A. Béchard, instituteur en est le rédacteur. Il déclare formellement qu'il ne vient point faire opposition au *Monteur-Canadien*; en prenant place à ses côtés il se propose de défendre la même cause, et espère vivre avec son voisin sur un pied d'amitié parfaite. Il dit de plus que son journal sera l'organe fidèle de l'Eglise catholique et de son chef, l'éternel Pie IX. En politique il sera *conservateur*. M. Rameau, l'auteur de *La France aux colonies*, sera invité à écrire dans ce journal, comme correspondant! Il ne faut pas s'y tromper, dit le prospectus, il y a certainement une espèce de réveil parmi les Acadiens sous le rapport de l'éducation... et cet heureux réveil, on peut le dater du jour où M. Rameau, cet ami véritable de la race française sur notre continent, a publié son livre. La réalisation de ce prospectus ne saurait manquer de rendre ce journal fort intéressant et très-utile à nos frères et amis les Acadiens.

M. Béchard, natif de Kamouraska, et ancien élève du collège Ste. Anne, est un homme de talents, et déjà avantageusement connu du public par plusieurs écrits intéressants. Il a été autrefois assistant-rédacteur au *Journal de l'Instruction publique*. Nous lui souhaitons succès.

Le *Réveil* sera un journal hebdomadaire. Abonnement \$2 par an. Editeurs MM. Crophy & Gregory, libraires, Frédérickton, N. B.

Le P. Félix nous faisait voir la semaine dernière que l'Eglise est la sainteté par essence, la source des sources. Il va maintenant énumérer les sources spéciales de sainteté qui jaillissent perpétuellement de cette source universelle, au sein de notre humanité.

L'un est, en particulier, l'inaltérable virginité, l'inviolabilité de la doctrine catholique. Comme le dit si bien l'illustre prédicateur, la sainteté est la fleur épanouie sur la tige de la vérité. La morale dépend du dogme, et c'est la morale qui règle les actions; donc, la religion qui se propose d'élever, de sanctifier l'humanité, doit avoir une morale pure et sans tache; la prédication qui se fait en son sein doit être l'expression de sa sainteté propre et l'instrument de la sainteté qu'elle a mission de pro-

duire au dehors. Quelle religion, autre que la religion catholique, prêche une semblable morale, se montre sainte et sanctifie par ses enseignements?

"Voici, dit le P. Félix, depuis bientôt vingt siècles que l'Eglise, à tous les points de l'espace et du temps, parle à l'humanité qui l'écoute; et par sa parole s'en va toucher, au fond des âmes et des cœurs, à toutes les fibres les plus vives et les plus délicates; et voici que partout et toujours, et sans se démentir jamais, l'Eglise met sa doctrine, pure comme le rayon du soleil, dans un Verbe sans tache et pur lui-même comme un cristal réfléchissant une gerbe de lumière.

Ce qu'il y a, en effet, de remarquable tout d'abord dans cette épouse immaculée du Verbe sainteté, c'est l'intégrité de sa doctrine morale, c'est la chasteté de sa pensée, c'est la virginité de sa parole. Parcourez toute l'histoire de l'enseignement, surtout de l'enseignement moral de l'Eglise, et dans cette parole, qui depuis vingt siècles ne se tait ni jour ni nuit, cherchez une injure faite à la pureté de la doctrine, une défloration de cette beauté morale qui sort de son âme pour se réfléchir dans sa parole, et rayonne de sa parole pour se peindre au fond de l'âme humaine: l'histoire et la vérité nous défient de les trouver.

Quelques rares casuistes, il est vrai, ont pu perdre vue en voulant faire des applications de la doctrine en des cas compliqués; mais ces docteurs ne se trompaient pas sur la doctrine; ils se trompaient sur les seules applications de la doctrine. Ils n'étaient pas l'Eglise; elle n'a pas applaudi, mais elle les a blâmés. L'Eglise, oh! non jamais, n'a sacrifié une vertu, autorisé un vice, abîmé un principe, légitimé une passion; elle n'a jamais en aucune façon, fait une seule injure à la beauté de la doctrine et à la sainteté des mœurs. On ne pourra jamais dire: En tel siècle, en telle année, à tel jour, dans tel lieu du monde, sur tel point capital, nous avons surpris l'Eglise en flagrant délit d'enseignement immoral et d'adultère doctrinal avec le génie du mensonge et du vice. Et pourtant, que de fois par prières, par promesses et par menaces on a essayé de lui faire commettre des outrages à la pureté de la doctrine! Toujours elle a résisté, et elle peut dire aujourd'hui, comme au temps des apôtres: Ma doctrine est toute pure et ma doctrine est immaculée.

Ce phénomène, ajoute le P. Félix, nous paraît peut-être bien simple; et pourtant, vu de près et embrassé dans toute son étendue, c'est un phénomène anormal, inouï, inconnu dans le présent comme dans le passé; c'est un phénomène vraiment miraculeux. Ah! partout et toujours, à travers les obscurités de toutes les philosophies, à travers toutes les corruptions accumulées et légitimées par les passions, à travers toutes les menaces et toutes les tentatives des puissants, garder l'incorruptibilité permanente et universelle de la doctrine et de la parole; devant toute chose injuste, immorale, deshonnête, si protégée fut-elle par les violences de la force, si rehaussée fut-elle par la majesté de la puissance et le prestige de la gloire, avoir osé dire et redire: Cela n'est pas permis; maintenir envers et contre tous cet éternel *non licet* d'une incorruptible parole et d'une inflexible sévérité, et cela sans calcul, sans profit, contre tout intérêt humain, par le seul amour du juste, du pur, du beau, en un mot par la seule passion de la sainteté aimée elle-même et pour elle-même: ah! j'en prends à témoin cette humaine infirmité dont le passé et le présent étalent partout dans le monde moral les défaillances de doctrines et les lâchetés de paroles, un tel phénomène n'est pas purement humain.

Combien de prêtres dans la catholicité entière portent l'honneur et la responsabilité de la parole publique? Pas un de ces organes n'est surpris faisant à l'intégrité de la vertu et à la doctrine de la sainteté une blessure profonde; pas un ne formule des erreurs avec réflexion, ne les enseigne sciemment, ne les soutient opiniâtrement. Peut-on dire la même chose de ces distributeurs

publics de morale humaine et de morale sociale? Ah! Pui nie l'autorité; l'autre; la propriété; un autre, la chasteté; le sacrifice; un autre plus hardi s'écrie: Moi, je nie tout, hormis l'indépendance et l'autonomie de ma personne.

"Eh bien! dit encore le P. Félix, il y a une parole qui a dans le monde, à l'heure qu'il est, plus de trois cent mille chaires pour enseigner, et qui enseigne sous tous les cieux depuis bientôt deux mille ans; et cette parole n'a jamais failli à la prédication de la sainteté totale en tout ordre de choses. Elle dit, elle: L'autorité, c'est l'ordre; la propriété, c'est le droit; la chasteté, c'est la beauté; le sacrifice, c'est la gloire de l'homme et le salut du monde; l'abnégation, c'est la racine de tout bien, et l'égoïsme la racine de tout mal. Et nul ne pourra jamais comprendre et surtout ne pourra jamais dire ce que cette parole, toujours pure et toujours immaculée, a fait et fait encore dans les générations humaines pour élever le niveau général de la moralité publique, et pour élever encore au-dessus du niveau général l'élite des vertueux et l'aristocratie des saints."

Agents des terres

Il a plu au lieutenant-gouverneur, en conformité des dispositions de l'acte 32 Victoria, chap. 11, de nommer les personnes dont les noms suivent, pour être "Agents des terres et bois de la couronne," dans et pour les agences ci-après désignées:

- Agence de Coulonge, Edmund Heath, écuyer, de Clarendon.
- Agence de Gatineau, Robert Farley, écuyer, de Chelsea.
- Agence de la Petite Nation, George W. Cameron, écuyer, de Thurso.
- Agence de Magog, Orrin B. Kempt, écuyer, de Frelighsburg.
- Agence de Saint-François, William Farwell, écuyer, de Robinson village.
- Agence d'Arthabaska, Antoine Gagnon, écuyer, d'Arthabaska ville.
- Agence de la Chaudière, Achille Fortin, écuyer, de Sainte-Claire.
- Agence de Montmagny, Charles François Fournier, écuyer, de St. Jean Port-Joli.
- Agence de Grandville, Charles T. Dubé, écuyer, des Trois-Pistoles.
- Agence de Rimouski, Jean-Baptiste Lepage, écuyer, de Rimouski.
- Agence de Bonaventure, J. Nelson Verge, écuyer, de Carleton.
- Agence de Saguenay, Georges Duberger, écuyer de Chicoutimi.
- Agence du Lac Saint-Jean, Ovide Tremblay, écuyer, de la Grande-Baie.
- Agence de Saint-Charles, Zéphirin Rousseau, écuyer, de Sainte-Anne.
- Agence de Saint-Maurice, Alphonse Dubord, écuyer, des Trois-Rivières.
- Agence de l'Assomption, Basilide Delphausse, écuyer, de Saint-Henri de Mascouche.

Choix des engrais

Nous lisons dans le *Journal d'agriculture progressive*:

Il n'y a pas de question qui ait plus fréquemment été débattue que celle qui consiste à désigner le meilleur engrais, c'est-à-dire le plus fertilisant, celui qui donne le plus fort rendement. Les uns prétendent que la différence qui existe entre les fumiers naturels est presque insignifiante, et que le sol seul exerce une influence décisive. Tandis que les autres, au contraire, affirment qu'à la nature de l'engrais seul appartient la fertilisation du sol

et le plus ou moins d'abondance des produits. La vérité est, que ces deux influences s'exercent à la fois et que chacune d'elle entre pour une part, dans le succès ou l'insuccès relatif de la culture. Voici d'ailleurs quelques faits concernant la culture potagère qui ont été fréquemment répétés et toujours avec succès:

Les engrais les plus favorables pour les *potreaux*, ce sont incontestablement les *engrais humains* d'abord, et après eux, le *fumier de cheval* qui leur conviennent le mieux. Les *raves* ou *raves blanches*, sous l'action du *fumier de porc*, sont plus délicats, et deviennent un peu piquants quand le fumier de cheval intervient. Le maximum de grosseur est produit par l'engrais humain; les *raves roses*, si délicates quand elles sont produites par l'engrais de cheval ou de porc, sont après avec l'excrément humain, et deviennent graveleuses et désagréables avec celui de *vache*.

Le meilleur *persil* est produit par le *fumier de cheval*; il y peu de parfum, mais il est tendre et d'un goût délicat; le *fumier de vache* lui donne une saveur aromatique, mais le *fumier de porc* le rend mauvais. Pour le *céleri*, il faut préférer le *fumier de cheval* au fumier de vache ou de porc, parce qu'il rend le végétal plus succulent: l'engrais humain ne lui convient pas du tout.

Le *terreau consommé* produit les meilleurs *oignons*; on peut également les semer dans une terre fumée, qui a déjà produit une récolte d'automne.

Les meilleurs *choux* paraissent être ceux qui viennent après une récolte fumée d'*engrais de chiffons* de laine, dans des terres nouvellement défoncées.

Ces faits, prouvent que chaque plante a ses exigences particulières, auxquelles doivent satisfaire le sol et l'engrais; que les deux se complètent mutuellement. Voilà pourquoi il n'y a pas, en termes absolus, de sols ni d'engrais essentiellement supérieurs aux autres. Voilà pourquoi aussi, le jardinier intelligent qui sait fertiliser sa terre par des fumures spéciales, obtient toujours des produits plus beaux, plus abondants, plus savoureux, que le routinier aveugle ou ignorant qui opère par tradition et sans se rendre compte de ce qu'il fait.—D.

Utilité de l'eau froide

Il y a dans l'eau froide une vertu curative beaucoup plus efficace que ce que nous avons supposé jusqu'à présent, c'est une action vraiment prodigieuse.—HUFELAND.

Les effets propres à l'eau froide ne peuvent pas être séparés de l'efficacité de sa température naturelle.—SAMSON.

L'eau est la boisson la plus commune et la plus convenable, et la plus propre à entretenir l'exercice libre de toutes nos fonctions.—RATIER.

L'eau froide est non-seulement un préservatif contre la peste, mais on peut en général la regarder comme un médicament universel.—GEOFFROY.

En buvant de l'eau froide dans l'enfance et dans la jeunesse, on pose les fondements d'un estomac solide et qui digère tout; et tous les matins on devrait non-seulement, avec de l'eau froide, se rincer la bouche, mais aussi l'estomac.—HUFELAND.

Se laver la tête avec l'eau froide pendant l'été est une chose très-utile.

Le bain froid est non-seulement un stimulant; mais aussi un calmant pour le système nerveux. Et il est constaté qu'après un bain froid le corps transpire et devient considérablement plus léger.—SANCTORIUS SANCTORIUS.

Par les bains froids pris en été pendant une très-grande chaleur, la force nerveuse épuisée est de nouveau excitée, la myotilité (contractilité des muscles) rétablie, la faiblesse produite

par une trop grande transpiration, guérie, et l'appétit, que la chaleur a plus ou moins diminué, est ramené à son état normal.

—LONDE.

Il est constaté que, par l'usage des bains froids, les individus d'un tempérament très-lymphatiques acquièrent en peu de temps un tempérament presque sanguin, c'est-à-dire une turgescence et une coloration vive de la peau, avec une activité plus grande dans l'appareil artériel, et enfin un changement complet de la constitution. —FOURNIER.

L'utilité des bains froids sur le corps sain consiste après que la première impression peu agréable est passée, à donner un sentiment de bien-être qui se répand dans le système entier et développe une vivacité particulière. Outre que la peau est nettoyée de toutes les matières hétérogènes qui s'y attachent, elle est nouvellement animée, plus forte, plus épaisse, et peut ensuite résister plus vigoureusement aux influences défavorables. L'irritation modérée et bienfaisante du froid anime et fortifie l'organisme entier et les facultés intellectuelles. Les bains froids sont les plus convenables pour l'âge de quinze à quarante et quarante-cinq ans. Avant cet âge, les bains chauds sont préférables. —RITTER.

On peut attendre les meilleurs résultats de l'eau froide comme préservatif lorsque des maladies contagieuses règnent; et aux Antilles, le meilleur remède contre la fièvre jaune consiste surtout, pour les troupes de terre et de mer, à les faire baigner dans l'eau froide tous les jours. —LONDE.

Le froid contracte beaucoup et diminue la sensibilité des nerfs. Qu'on habitude donc les individus sujets à des crampes à se laver avec de l'eau fraîche, et plus tard de l'eau tout à fait froide, le corps entier, particulièrement l'épine dorsale, et si l'on veut agir sur des organes particuliers, qu'on lave ces parties seules. Quand il y a grande atonie ou grande irritabilité nerveuse, quand la tête souffre de vertiges et dans diverses maladies mentales, la poitrine dans l'ergotisme spasmodique du cœur et dans les crachements spasmodiques de sang, qu'on tâche de parvenir à faire prendre aux malades des bains très-froids dans les fleuves et dans la mer. —RICHTER.

La lotion fréquente de la tête avec de l'eau froide est un préservatif très-actif contre l'apoplexie. —ZULANI.

Dans une prédisposition aux rhumes, il est salutaire de s'habituer au froid, par conséquent, on ne saurait trop recommander d'habituer les enfants à se laver la tête avec de l'eau froide tous les jours. —OSIANDER.

À l'époque où règne la petite vérole, le plus important est de faire beaucoup d'exercices en plein air. Pour les enfants d'une bonne santé, on doit les forcer à se laver à l'eau froide; les tenir, en général, dans une température fraîche, leur faire boire beaucoup d'eau à une basse température et leur prescrire même des bains froids. —RICHTER.

Dans la mort apparente, le premier stimulant est d'arroser avec de l'eau froide la surface extérieure de la peau. On doit le faire avec quelque force, surtout à la figure, sur la poitrine et dans l'épigastre, ou, on fait tomber d'une certaine hauteur, sur l'épigastre et sur la région du cœur, un filet d'eau froide provenant d'une théière, puis l'on essuie les parties mouillées avec beaucoup de soin. —RICHTER.

D'après l'ordonnance Schmäker, on applique des cataplasmes froids sur la tête aux étranlés, aux suffoqués, aux frappés de la foudre, après qu'on leur a fait des saignées, et même il faut verser sur la tête de l'eau de glace. —RICHTER.

Pour ceux qui sont à demi morts, il n'y a rien de meilleur que l'eau froide. S'il y a un remède pour soulager les malades qui sont à l'agonie, ce n'est sûrement pas le thé tiède, le naphlé, le musc, ou une émulsion d'assa-fœtida, mais c'est l'eau froide. —OSIANDER.

La boisson la plus salutaire dans les fièvres, c'est l'eau fraîche et pure de puits. Les indiens de l'Amérique du Nord ne boivent dans les fièvres, que de l'eau, et ils suivent en cela que la voix de la nature qui ne demande dans les fièvres que de l'eau. —NUSS.

La boisson de l'eau fraîche est pour la plupart des malades, principalement de ceux atteints de fièvres, le soulagement le plus grand; et avons-nous le droit de la leur refuser; et de leur donner à la place des sirops insipides ou des décoctions de l'eau? Même quand les décoctions de l'eau sont rafraîchies par la glace, elles sont sans objet, car elles sont privées de leur vertu dynamique, c'est-à-dire de l'acide carbonique qui semble être le principe essentiel qui étanche la soif. —OSIANDER. (Gazette de Médecine). DR. WERTHEIM.

Petite chronique agricole

Il y a un progrès marquant dans notre température, l'amélioration que nous avons annoncée la semaine dernière persévère. Nous avons maintenant de magnifiques journées; le ciel est pur et la température tout-à-fait agréable. Le soleil fait sentir son action bienfaisante sur les champs de grains. Le blé commence à mûrir, on le voit sensiblement changer de couleur. Espérons donc que tous les grains parviendront à une bonne maturité, et que la providence nous accordera un temps favorable pour la moisson.

Le cultivateur n'est pas le seul à se réjouir du beau temps. Les nombreux touristes des villes, disséminés dans nos campagnes pour jouir des douceurs de la vie champêtre, se hâtent de réparer le temps perdu par les fréquentes pluies que nous avons eues depuis huit semaines. On n'entend plus parler que de pêches, chasses, pique-niques, etc. En vérité ces amusements en valent bien d'autres, au moins ils n'ont pas le triste inconvénient de ridiculiser une certaine classe de nos compatriotes, qui se laissent malheureusement aller par l'argent de certains faiseurs avides de grimaces et de courses, comme cela s'est vu à Cacouna il n'y a pas bien longtemps, s'il faut en croire un certain correspondant montréalais.

Enfin la foule nombreuse des étudiants profite aussi elle de quelques beaux jours qui lui sont accordés. Bientôt il faudra que cet essaim de jeunes gens laissent de nouveau les lieux de la première enfance pour aller sous un autre toit reprendre les travaux de l'étude. Déjà les journaux font connaître le terme du repos: les vacances sont sur leur déclin. Si l'idée seule d'éloignement est de nature à contrister quelques-uns, qu'ils se consolent par la pensée qu'une autre année leur procurera les mêmes plaisirs s'ils sont encore élèves soumis et laborieux. D'ailleurs les vacances, si belles et agréables qu'elles soient, cesseraient de l'être si elles étaient ou trop fréquentes ou trop prolongées.

L'époque que nous traversons est redoutée du cultivateur. C'est le temps où la gelée peut être fatale aux grains. Ayons confiance, et prions Dieu de nous préserver de ce fléau capable de détruire nos espérances en un instant. Actuellement la fraîcheur des nuits est moindre que dans les semaines précédentes.

La Voix du Golfe dit qu'il y a beaucoup de sauterelles dans les champs à Rimouski. D'autres journaux nous font connaître que les patates pourrissent en plusieurs endroits. Nous n'avons pas encore entendu formuler de plaintes, dans nos localités, à ce sujet.

Nous lisons dans le Journal de Québec du 21 août:

Un orage épouvantable a fondu sur Montréal, dans la soirée de jeudi. Il a éclaté vers 10 heures et a fait rage presque sans relâche qu'au lendemain matin. Les éclairs et les éclats de la foudre se succédaient presque sans interruption et la pluie tombait par torrent, si bien que plusieurs familles qui habitaient

les rez-de-chaussées ont dû quitter leurs lits, l'eau ayant envahi l'appartement où elles reposaient. Cette inondation s'est fait sentir spécialement dans les rues Craig, Bonaventure, Cataracte, et même dans les rues Sainte-Catherine et Drummond. Les lots vacants et toutes les places basses ont été changés en tant de lacs temporaires, et dans les champs autour de la Pointe Saint-Charles, il y avait en quelques endroits trois ou quatre pieds d'eau. La foudre est tombée sur une grange dans le village de Longueuil et l'a incendiée avec tout ce qu'elle contenait, environ 80 tonnes de foin. Elle appartenait à un M. Hurteau.

Les terres basses dans le voisinage de Longueuil ont été complètement submergées, et en plusieurs endroits, il y avait un ou deux pieds d'eau sur la voie publique. Un champ d'avoine, près du chemin de fer à Longueuil était presque complètement sous l'eau. La grange de M. Beaudry, sur le chemin de Chambly a été aussi brûlée par la foudre. Le pays entre Montréal et Saint-Hyacinthe est complètement inondé comme il l'était le printemps dernier.

La quantité d'eau qui est tombée a dû être immense, car les ruisseaux des montagnes qui assèchent en mai et qui ordinairement ne coulent qu'en octobre, sont devenus ce matin des torrents. Cette tempête a été suivie d'un grand changement dans la température. Le lendemain le temps était très-chaud.

RECETTE AGRICOLE

Du lait bleu

M. Muller raconte, dans le *Magasin fier Thierheilkunde* que, en 1866, il a eu à traiter vingt-six vaches, dont le lait présentait l'altération qui fait désigner celui-ci sous le nom de *lait bleu*.

Les propriétaires de ces animaux, convaincus que cette modification du lait était étrangère aux maladies eux-mêmes, et qu'elle devait avoir sa cause dans un défaut de soins, essayèrent de la prévenir par les mesures de propreté les plus minutieuses. Ce n'est que plus tard, lorsqu'ils virent que tous leurs efforts n'avaient échoué de la manière la plus complète, qu'ils eurent recours à l'habileté du praticien allemand.

M. Muller affirme qu'il a toujours réussi à combattre le mal en administrant à ses malades du soufre doré allié à de fortes doses de semailles d'ail, et en leur recommandant de ne pas leur donner de fourrage vert, surtout du trèfle incarnat en fleurs.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LV

L'histoire des trois châteaux.

(Suite.)

— Tout, excepté cela, répondit le baron. Ma femme, mes amis me regarderaient comme un fou, si je renvoyais, à cause de vous, mon bon et fidèle Bernard.

— Auront-ils meilleure opinion de vous si je vous dénonce comme un assassin ? répliqua Korali.

Enfin, que vous dirai-je, Korali rentra dans le château. Les paysans qui l'exécutaient manifestèrent leur mécontentement ; et, dans plusieurs circonstances, il fallut la force pour réprimer un tumulte qui menaçait de se changer en rébellion. Mais quand, un jour, des ouvriers trouvèrent dans la Moldau le cadavre du P. Héraclius, dont le baron avait expliqué l'absence par une histoire plus ou moins habilement fabriquée, l'indignation générale ne connut point de bornes. Les villages se soulevèrent et Ildegardo, considéré comme un assassin, fut attaqué, assiégé dans son château, qui fut emporté d'assaut et livré à la dévastation. Il ne dut son salut et celui de sa femme et de sa fille qu'au dévouement de l'un de ses pages, nommé Zizka, qui, prié d'accepter une récompense au retour de ses services, répondit fièrement : — Monseigneur, je ne veux rien recevoir de celui dont

les mains sont rougies de sang du P. Héraclius.

Les malheurs du baron d'Ildegardo n'étaient pas finis ; Manfredo profita de ces circonstances pour se venger ; il arrêta son maître qui mourut bravement, mais, bien douloureusement. Après deux années de guerre que se firent le baron de Georgey et Manfredo, avec des chances diverses, il ne resta plus rien de leurs châteaux, et l'un et l'autre tombèrent sur les ruines de leurs forteresses. Je dois dire, toutefois, que ce fut le baron de Rotenberg qui rasa le château de Manfredo. Il avait prétexté, pour raison de guerre, le droit qu'il avait de réclamer la baronne d'Ildegardo et sa fille. C'ena comme appartenant au tribunal de la statue de bronze.

La finit mon histoire ; car, depuis cette époque, j'ignore ce qu'est devenu mon ancienne maîtresse et sa fille ; j'ai tout sujet de croire qu'elles ont péri dans l'incendie du château où elles étaient retenues prisonnières ; on sait, d'ailleurs, que la baronne, fidèle à la mémoire de son mari, avait repoussé toutes les offres que lui avait faites Manfredo de l'épouser.

En écoutant le vieux Bernard, Henri de Brabant n'avait pas tardé à être frappé de la ressemblance qui existait entre son récit et celui que lui avait fait Satanais dans les jardins du château de Prague. Le titre d'Ildegardo, surnommé le « tonnerre », lui rappela celui d'Idérim, « Pécaïlle » ; puis Korali ne répondait-il pas singulièrement à l'appellation de Kara-Ali ? et certainement Manfredo n'était autre que Mansour, et Georgey représentait le roi de Georgey.

Cette découverte frappa le chevalier d'une véritable consternation, car elle lui prouvait que Satanais l'avait trompé. Cependant, il sut maîtriser son émotion, et écouta Bernard jusqu'au bout.

A ce moment, la porte de la cellule où était Satanais s'ouvrit, et Linda et Béatrice apparurent sur le seuil. Le chevalier s'empressa de leur demander des nouvelles de leur maîtresse, qui, dit Linda, désirait le voir et lui parler.

Les deux jeunes filles restèrent sur le toit du donjon, avec Bernard, et Henri entra dans la cellule.

L'intérieur de la petite chambre était éclairé par une lampe. Satanais était couchée sur un petit lit, grossier, et son bras était enveloppé du bandage que Bernard avait apposé sur sa blessure.

En voyant entrer le chevalier, elle se souleva à demi et jeta sur lui un regard scrutateur. Elle sentait, en effet, que la crise de sa destinée était arrivée, et elle voulait connaître la solution, quelle qu'elle fût.

Leurs regards se rencontrèrent, le sien exprimant l'angoisse et la torture, celui du chevalier, une profonde tristesse.

Henri, après avoir refermé la porte, s'approcha, et s'assit à côté du lit.

— Vous sentez-vous assez forte pour causer, un instant, d'affaires de la plus haute importance ? demanda le chevalier, après un instant de silence.

— Fussé-je à la mort, Henri, que je vous supplierais de me tirer de l'état d'anxiété où me plongent votre air et vos manières. Je suis sûre que le vénérable Bernard a causé. Mais dites-moi, ajouta-t-elle avec une excitation soudaine, dites-moi si je dois regarder tout comme fini entre vous et moi ?

— Satanais, répliqua le chevalier, vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre immédiatement. Tout à l'heure j'ai appris des choses bien étranges, et je crains que vous ne puissiez leur donner une explication satisfaisante.

— Alors, tout est bien fini entre nous ! murmura Satanais en laissant tomber sa tête et en se cachant la figure dans ses mains. Mon Dieu, fit-elle à demi voix, est-ce donc là que tout devait aboutir ? Oui, ajouta-t-elle au bout d'un moment, en redressant la tête, nous devons nous dire adieu pour toujours ; et maintenant que le premier instant de désespoir est passé, je suis que j'ai le courage de me soumettre à ma destinée. Mais je dois me rendre cette justice, c'est que, quelle qu'ait été ma duplicité, depuis le jour où je vous vis dans le camp des Tabornites, j'ai toujours été guidée par des motifs qui n'avaient rien que de grand. Ce que Bernard vous a raconté doit être la vérité, mais ce qu'il n'a pu vous dire, c'est comment ma mère et moi nous pûmes nous sauver au milieu de la conflagration qui embrasait le château de Manfredo, comment nous errâmes longtemps, sans asile et sans secours, jusqu'au jour où Dieu voulut que nous rencontrassions le fils du baron Georgey, le frère de ma mère, Jean

Zitzka, qui, tout enfant, avait été enlevé à son père et avait vécu jusqu'alors sans connaître son origine. Mais, il avait grandi, il avait fait heureusement la guerre contre les Turcs, et il occupait maintenant une haute position à la cour du roi de Bohême. Nous eûmes dès lors un appui, un protecteur; mais lorsque ma mère fut descendue dans le tombeau.

— Comme elle achevait ces paroles, on entendit dans l'escalier de la tour un grand bruit de voix, et de pas. Henri de Brabant n'eût que le temps de se lever et de tirer son épée. La porte s'ouvrit, et l'un des capitaines de Zitzka, suivi d'une demi-douzaine de Taborites, apparut sur le seuil.

— Que signifie cette façon de vous présenter, mes amis? demanda le chevalier qui reconnut de suite l'uniforme taborite.

— Il doit y avoir erreur, dit Satanais à qui le capitaine était parfaitement connu: ou peut-être sommes-nous menacés d'un danger contre lequel on vient nous protéger, ajouta-t-elle.

— Madame, il n'y a point d'erreur de notre part, je puis vous l'assurer, répondit l'officier d'un ton ferme, mais respectueux. Nous agissons ainsi en vertu d'ordres positifs du capitaine général, et il faut vous regarder comme notre prisonnière.

— Moi, votre prisonnière! s'écria Satanais dont les yeux brillèrent d'indignation.

— C'est avec chagrin, madame, que j'exécuterai des ordres qui sont péremptoirs, dit le Taborite en s'avançant vers elle. Jean Zitzka nous a ordonné de vous arrêter et de vous ramener le plus vite possible à Prague.

— Je ne me soumettrai pas à cette tyrannie! s'écria Satanais en se dressant de toute sa hauteur. Chevalier Henri de Brabant, j'en appelle à vous.

— Bien certainement, je ne souffrirai pas qu'on vous fasse violence en ma présence, dit le chevalier avec résolution.

— Alors, soldats, faites votre devoir! cria le capitaine taborite. Et les soldats se précipitèrent dans la chambre.

Henri de Brabant se jeta devant Satanais pour la protéger. Mais tout à coup un cri s'échappa des lèvres de la jeune fille, et tous les regards se tournèrent vers elle. Le bandage qui lui couvrait le bras s'était détaché, et chacun put voir que sa peau était d'une blancheur de neige. Il devint dès lors évident que le teint olive de Satanais n'était pas naturel!

— Eminez-vous! dit le capitaine qui fut le premier à se remettre de l'étonnement qu'avait causé à tous cette découverte.

— Non, vous ne porterez pas la main sur elle! cria le chevalier. Tous ces mystères, qui me regardent, je veux les connaître avant qu'elle parte.

Et, avec une force de géant, il repoussa les soldats de la couche sur laquelle Satanais était retombée sans connaissance. Mais il reçut dans cette lutte un coup de dague auquel d'abord il ne prit pas garde.

— Un mot, chevalier Henri de Brabant, lui dit le capitaine. C'est Jean Zitzka qui nous envoie.

— S'il y a quelque vertu dans cette bague, je vous ordonne de vous retirer; répliqua Henri en montrant son talisman.

Les soldats reconnurent instantanément le joyau, et reculèrent. Mais le capitaine, tirant une lettre de dessous son pourpoint, la présenta au chevalier en disant: — Je vous supplie de lire cela!

Henri saisit la lettre, l'ouvrit, et la parcourut rapidement des yeux.

— Voici ce qu'elle contenait:

« Arrêtez-vous avant qu'il ne soit trop tard. Je vous conjure de vous arrêter, et de ne vous opposer à l'exécution de mes ordres. *Car Elna et Satanais ne sont qu'une seule et même personne!* »

En lisant cette révélation, Henri de Brabant, dont le côté se teignait de sang, chancela, son épée lui tomba de la main, un voile passa devant ses yeux, et il tomba sur la dalle, sans proférer une parole.

LVI

Le baron de Rotenberg et Cyrien montrent le bout de l'oreille

Le lecteur n'a pas eu de peine, sans doute, à s'expliquer l'arrivée de Cyrien dans les ruines du château d'Ildegard. Il a compris que Cyrien s'était mis à la poursuite de ses ennemis, ou du moins de ceux qu'il considérait comme tels, aussitôt après avoir appris de l'aubergiste les particularités dont sa maison avait été le théâtre. Il avait cru l'occasion favorable, mais nous savons

comment il avait été battu et obligé de chercher son salut dans la fuite.

Le soir de ce même jour, il arriva au château de Rotenberg où Rodolphe, prévenu par le baron de Rotenberg, avait fait les plus grands préparatifs, pour recevoir l'héritière de la couronne de Bohême.

Le lendemain, vers midi, la procession que nous avons signalée sur la route de Prague défila sur le pont-levis du château. Rodolphe accueillit la princesse Elisabeth avec les témoignages du plus profond respect, et une garde d'honneur s'avança pour la recevoir. Puis, au moment où elle descendait de cheval, la musique commença l'air national, et l'étendard de Bohême fut hissé sur la tour centrale.

Ce fut le signal de milliers d'acclamations qui partirent des remparts et de tous les côtés à la fois.

Alors, le baron, qui avait mis pied à terre, fléchit le genou en présence d'Elisabeth, et dit à haute voix: Soyez bienvenue dans la demeure de mes aïeux, illustre reine de Bohême!

Les vivats et les acclamations recommencèrent avec une énergie plus grande encore, et, pour la première fois depuis longtemps, une sorte d'animation couvrit les joues d'Elisabeth; et un léger sourire passa sur ses lèvres. En quelques mots, prononcés d'une voix tremblante, elle remercia le baron de Rotenberg et son fils de leur courtoisie; puis, faisant signe à ses femmes de la suivre, elle se fit conduire dans un appartement qu'on avait préparé pour elle.

Dans la soirée, un énorme banquet fut servi dans la grande salle que l'on avait splendidement décorée. La reine, — comme on appelait maintenant Elisabeth, — s'excusa de ne pouvoir y assister, en prétextant son extrême fatigue; mais l'assemblée était brillante, car on avait envoyé des invitations à toutes les familles nobles du district.

Plus de deux cents hôtes des deux sexes étaient assis à la table du baron de Rotenberg, et l'on but à pleins verres à la santé de la reine et à la mort de Zitzka et de ses Taborites. Il était près de minuit; les lampes brillaient encore de leur éclat, et la fête se prolongeait. Peu de dames s'étaient encore retirées, et les yeux de celles qui restaient rivalisaient avec les pierres précieuses qui ornaient leurs chevelures. Le vin circulait largement; tous les seigneurs présents avaient adhéré à la cause royaliste, et tous, d'un commun accord, reconnurent le baron de Rotenberg comme généralissime des forces de la reine.

Il y en eut un, cependant, qui ne dit rien, qui ne témoigna pas le moindre contrariété, mais qui souffrit de se voir privé de cet honneur. Sa nature hautaine fut froissée, son orgueil fut offensé, son ambition désappointée. L'on a deviné déjà que cet homme était le marquis de Schomberg, celui-là même qui avait présidé l'assemblée des seigneurs si étrangement interrompue par l'arrivée de Zitzka. Mais il sut faire taire ses sentiments et trouva même des compliments à adresser à son heureux rival.

Il était près de minuit, avons-nous dit, lorsqu'un des seigneurs se leva et fit un signe de la main pour réclamer le silence.

Alors, d'une voix éloquente, il s'étendit longuement sur la position de celle qu'ils avaient tous, ce jour même, reconnue comme leur reine, orpheline sans parents et sans amis à qui elle pût confier ses secrètes pensées. Il la montra plus isolée dans le monde que la plus humble de ses sujettes, quoiqu'elle comptât des milliers de serviteurs prêts à mourir pour elle. Il parla ensuite avec habileté de la loyauté et du patriotisme du baron de Rotenberg, qui n'avait pas hésité à faire de son château le quartier général des opérations contre les Taborites; et revenant avec adresse à la situation de la reine, il émit l'opinion qu'il serait de l'intérêt de la patrie qu'elle épousât l'héritier de quelque noble famille.

Cette allocution fut accueillie avec un tonnerre d'applaudissements. Puis, soudain, sans qu'on sût comment, le nom du jeune Rodolphe circula de bouche en bouche, et bientôt toutes les voix le désignèrent comme étant le plus digne d'obtenir la main de la reine Elisabeth.

Rodolphe se leva pour remercier les hôtes de son père de l'honneur et de la bienveillance dont il était l'objet. Ses regards brillaient de joie d'orgueil et de triomphe. Il parla avec une véritable éloquence, et quand il eut fini, la salle retentit d'acclamations prolongées.

(A continuer.)



AVOINE DE NORVEGE

Aux cultivateurs d'avoine de Norvège.

Nous nous adressons aujourd'hui aux cultivateurs entreprenants qui, en dépit des cris et des huées de la "Blague," ont eu le courage et l'indépendance d'acheter de l'avoine de Norvège; et d'éprouver par eux-mêmes les avantages que l'on peut obtenir de la substitution de ce nouveau grain à la place des espèces dégénérées cultivées jusqu'à ce jour.

Il est connu que cette introduction a créé l'année dernière une véritable commotion dans le monde agricole et que ses mérites ont été discutés avec une ardeur plus qu'ordinaire. Nous voulons, néanmoins, appuyer notre cause sur les résultats et les produits de la récolte de cette année, pleinement assuré que tous nos désirs seront satisfaits. Nous avons reçu des rapports d'un grand nombre de cultivateurs disséminés dans différentes parties de la Province nous apprenant l'heureuse nouvelle que l'avoine de Norvège, autant que l'on peut en juger par l'apparence actuelle, surpasse tout ce qu'on pouvait en attendre. Aux Etats-Unis, où les moissons se font actuellement, les témoignages les plus enthousiastes nous arrivent. Nous apprenons de sources certaines que l'avoine promet plus que nous pourrions désirer. Tous les jours nous recevons des communications dans ce sens et jusqu'à présent personne ne s'est plaint.

Nous sommes décidé à demander l'opinion de chaque cultivateur qui a fait l'essai de l'avoine. Si vous avez la bonté de nous accorder ce que nous vous demandons, votre lettre sera placée de manière que vous puissiez toujours y référer et elle vous aidera à l'avenir dans vos travaux agricoles au moment où vous y penserez le moins. En donnant le résultat de votre essai, il est nécessaire que vous nous fassiez connaître votre mode de culture, la nature de votre sol, etc., et en ceci nous vous faisons remarquer que nous voudrions un rapport exact des faits, sans préjugé ni partialité, que

ce soit pour ou contre le grain. Nous nous attendons à recevoir des rapports d'insuccès, car ceci est inévitable dans toute amélioration, quelque bonne qu'elle soit. En nous donnant les résultats obtenus, écrits comme vous l'entendrez, nous vous serions très-obligé si vous le faisiez en réponse aux questions suivantes:

- 1o. L'avoine est-elle bien venue et a-t-elle rendu beaucoup?
- 2o. Est-elle une nouvelle variété, selon vous?
- 3o. Mûrit-elle aussi vite que les autres avoines?
- 4o. Est-elle aussi pesante que l'avoine commune?
- 5o. Dans votre opinion, est-elle plus nutritive et de meilleure qualité?
- 6o. Dans votre opinion, a-t-elle une plus belle apparence en plein champ?
- 7o. Ne peut-elle pas être cultivée et améliorée sur des terres riches mieux que les autres avoines, puisqu'elle a une paille plus grosse et plus forte capable de supporter des têtes plus pesantes?
- 8o. Avez-vous observé entre cette avoine et les autres variétés communes, pendant leur croissance, quelques différences particulières à l'avoine de Norvège?
- 9o. N'a-t-elle pas une écorce plus mince que les autres avoines?
- 10o. Pouvez-vous recommander cette avoine à vos voisins qui comme vous sont cultivateurs?

Nous serions très-heureux de connaître une estimation approximative de la quantité de grain que l'avoine de Norvège donne de plus que les autres avoines, en même temps la quantité de minot par arpent ou par acre; enfin tout ce que vous croirez nous être utile.

Nous rappelons aux cultivateurs que cette avoine doit être récoltée au moment le plus convenable, vu qu'elle s'égrène plus facilement que toute autre.

Comment voudriez-vous vendre de minots de votre récolte d'avoine de Norvège, à quel prix le minot de 34 livres?

Une réponse aussitôt que possible, obligera

FIRMIN H. PROULX,
Ed. P. Gazette des Campagnes.
26 août 1869.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Les commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent AVIS PUBLIC qu'ils sont maintenant prêts à recevoir des Soumissions pour cinq autres Sections de la ligne.

LE CONTRAT No. 8, sera dans la Province de Québec et s'étendra à partir de l'extrémité Est du Contrat No. 5 à Rimouski jusqu'à un point près de la Rivière Méias formant environ 20 1/2 milles de longueur.

LE CONTRAT No. 9, sera dans la Province du Nouveau-Brunswick et s'étendra à partir de l'extrémité Est du Contrat No. 6 vers la Ville de Bathurst, formant environ 20 1/2 de longueur.

LE CONTRAT No. 10, sera dans la Pro-

vince du Nouveau-Brunswick et s'étendra à partir du centre du Chemin de la Côte Cha-plin, près de la Cour, à Newcastle, courant vers Bathurst et formant environ 20 milles de longueur.

LE CONTRAT No. 11, sera dans la Province de la Nouvelle-Ecosse et s'étendra depuis l'extrémité Est du Chemin de fer "Eastern Extension" jusqu'à l'extrémité Ouest de la section No. 4, (y compris le pont sur la Rivière Missiquash, excepté la culée du côté ouest) formant environ 3 1/2 milles de longueur.

LE CONTRAT N. 12, sera dans la Province de la Nouvelle-Ecosse et s'étendra à l'extrémité Est du Contrat No. 7, au Lac Folly jusqu'à une jonction avec le Chemin de Fer actuellement existant à Truro, formant environ 2 1/2 milles de longueur.

Les Contrats Nos. 8, 9 et 10 devront être complètement parachèvés avant le 1er Juillet 1871.

Le Contrat No. 11 devra être complètement parachèvé le 1er Juillet 1870.

Cette partie du Contrat No. 12, à l'Est de la Rivière Folly, jusqu'à Truro devra être parachèvée et prête pour la pose de la voie, le 1er jour d'Octobre 1870; de la Rivière Folly à un point vis-à-vis les Forges de Londonderry (Londonderry Iron Works) le 1er Janvier, 1871, et le reste du Contrat le 1er Juillet, 1871.

Les plans et profils avec le devis et les conditions du Contrat seront exhibés aux Bureaux des Commissaires, à Ottawa, Rimonski, Dalhousie, St. Jean, Halifax, Toronto et Québec, le et après le 13 Septembre prochain, et des soumissions scellées adressées aux Commissaires du Chemin de Fer Intercolonial seront reçues à leur Bureau, à Ottawa, jusqu'à 7 heures P. M., le 18 Octobre 1869.

Dés cautions pour l'exécution du Contrat devront signer la soumission.

A. WALSH,
Ed. B. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. McLELAN,
Bureau des Commissaires,
Ottawa, 3 Août 1869.

**LISTE DES LETTRES NON RECLAMEES
AU BUREAU DE POSTE DE
STE. ANNE DE LA POCAPIERE**

Anctil, George	Aubut, Nicolas
Boucher, Frs.	Bérubé, Joseph
Bouchard, Adolphe	Boucher, Joseph
Beaulieu, Urbain	Boucher, Clément
Bérubé, Daniel	Bérubé, Damasse
Caron, Louis	Castonguay, Dme M.
Chouinard, Charles	Dupleasis, Pierre (2)
Dubé, Clément	Durand, Joseph
Dubé, Joseph	Gagné, Thomas
Gernain, D.	Gagnon, Dme Jos.
Gagné, F. X.	Gagnon, Pierre
Morel, Vve-Louis	Miohaud, Vincent
Martin, Edouard	Potvin, Xavier
Pelletier, Jos.	Pelletier, Charles
Ricard, Joseph	Rouleau, Pierre
Soucy, Vilmer	Soucy, Dlle Lucie
Sirdie, Jean-Pierre	Thiboutote, Lucie

26 août 1869. J. DIONNE, M. P.